

Antoine Blanchard

**« Les lois comptables du marché scientifique m'ont tuer », Carnets de bord en sciences humaines, n° 17, 2011. Compte-rendu de lecture**

Après 10 ans, 17 numéros et 170 articles, la revue suisse *Carnets de bord en sciences humaines* tire sa révérence et s'en prend aux "lois comptables du marché scientifique" dans ce numéro spécial. Fidèle à ses convictions, celui-ci s'appuie sur des "notes réflexives autour de questions institutionnelles, autour de problèmes théoriques" pour "rendre raison des conditions d'existence et de production d'une revue de sciences humaines". Et raconter, ce n'est pas banal, "pourquoi disparaît aujourd'hui une revue de sciences humaines et sociales".

La mission, qui fait suite à un séminaire organisé en décembre 2010, semble largement remplie. Le premier texte, signé par le comité de rédaction, explique comment la décision a été prise en 2009 d'arrêter la revue. Son exigence intellectuelle mais surtout éditoriale, qui consistait à construire des dossiers thématiques s'attardant "sur les détails négligés par la production scientifique", a buté sur la réalité du travail académique moderne, mu par les indicateurs bibliométriques et des stratégies de publication "efficaces". Mais pas seulement. Les "lois comptables du marché scientifique" ce sont également les sociétés savantes suisses qui refusent de subventionner une revue pluridisciplinaire ou uniquement francophone, le Centre national du livre qui demande que la revue se vende bien, etc.

Pierre Verdrager offre le témoignage d'un membre du comité de rédaction de *Carnets de bord*. La coordination d'un numéro thématique, l'évaluation, la réécriture, tout y passe et on plonge au cœur du travail intellectuel d'une revue — qui ne voulait pas être "juste une revue de plus". Je retiens pour ma part ce plaidoyer contre l'évaluation anonyme, qui, "si elle présente toutes les garanties apparentes de la scientificité, déresponsabilise l'évaluateur".

L'article suivant reprend in extenso les propos échangés par six représentants de revues SHS lors du séminaire de décembre 2010 : *Tsantsa*, *Vingtième siècle*, *Revue française de sociologie*, *A contrario*, *Espaces Temps.net* et *Nouvelles questions féministes*. Mettant entre parenthèses les "luttres de classement" et les forces inégales de leurs revues, ces porte-paroles rendent compte des tiraillements entre marginalité et prestige, intention éditoriale et orientation des financeurs, publication en ligne et attachement au papier, textes aboutis "peer reviewed" et essais moins académiques, comité de rédaction restreint ou élargi, etc. Une lecture indispensable pour tous les chercheurs qui portent un projet de revue.

Quant à David Pontille et Didier Torny, ils poursuivent l'analyse de leur enquête sur les classements de revues en Australie, Norvège et à l'échelle européenne. On regrette qu'ils n'aient pas tiré profit des spécificités de la revue et du numéro pour jouer la carte de la réflexivité et nous éclairer sur le pourquoi de cette enquête, inattendue de la part d'un sociologue des normes sanitaires et d'un anthropologue de l'écriture. Quel est leur rapport à cet objet de recherche ? Quels outils épistémiques et méthodologiques peuvent rendre compte des changements structuraux de la recherche ? Que faire de leurs résultats ? Il n'en reste pas moins

un article propre à nourrir le débat.

Enfin, Martin Benninghof décrit une figure du chercheur-entrepreneur qui n'est pas celle de l'innovateur et créateur d'entreprise que l'on connaît. Sous sa plume, techniques de gouvernement à distance (stratégie de Lisbonne, mise en concurrence des institutions scientifiques...) et techniques de soi (intériorisation de la logique comptable du bon CV, coaching des jeunes chercheurs et préparation aux carrières académiques...) amènent d'une façon indirecte les chercheurs "à se conduire et à se penser, *par eux-mêmes*, d'une certaine façon". Alors que cette logique managériale "repose, en partie, sur la prise en compte de la "critique sociale" (inégalités sociales, domination masculines, etc.)" envers le "modèle antérieur à caractère patriarcal : le mandarinat", elle devient terrifiante quand elle fait système et instaure un "panoptique inversé" au sein duquel les conduites des enseignants-chercheurs ne sont plus un secret pour personne. On contrastera néanmoins cette analyse avec le numéro spécial de la revue *Quaderni* (n° 77, hiver 2011-2012), dont les contributions incitent "à ne pas conclure en toute généralité à un accroissement unilatéral du contrôle "à distance" des managers sur les [chercheurs] professionnels".

Une revue de SHS est fragile, particulièrement quand elle est en langue française, adossée à une association, mue par un projet éditorial original et soumise à "la périodicité tyrannique des parutions". Même en ayant réduit ses coûts, elle doit trouver un "marché" (d'auteurs, de rapporteurs et de lecteurs) sous peine de péricliter. Ce rêve de jeunes doctorants n'est plus en phase — 10 ans après — avec la réalité du terrain. Comme l'écrit Martin Benninghoff, elle ne fait plus recette. Il n'en reste pas moins 170 articles qui n'auraient sans doute jamais vu le jour sinon, une réflexion pertinente sur les outils de la recherche en SHS, et une expérience inoubliable pour le comité de rédaction qui n'a pas dit son dernier mot...